Mathilde Dondeyne

# ma fille

Illustration de couverture : © Stéphanie Brepson
© Éditions du Rouergue, 2025
www.lerouergue.com

la brune au rouergue

*À Gabrielle, ma fille chérie.*

« Pourquoi les mots, cette précision brutale
qui maltraite nos complications ? »

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*

## Juin 2019

En flottant dans l'eau chlorée de la piscine municipale, Irène se sent moins lourde, délestée de ce poids énorme pour elle. Elle aurait désiré plonger, sentir qu'elle vole puis traverser la surface bleu turquoise. Il y a peu de monde. Il est tôt. C'est dimanche. Le lieu résonne à peine. Seuls quelques chuchotements crèvent le silence ouaté.

La nage lui est bienfaitrice, salutaire ; elle apaise la folle ronde de ses pensées. C'est facile : il suffit de suivre la ligne de flotteurs rouges et bleus, de bouger les bras puis les jambes. Une chorégraphie apprise sans relâche lorsqu'elle avait six ans, qu'elle a fini par connaître intimement. Aujourd'hui, ses oreilles se repaissent de l'absence de hurlements, de ballons légers au-dessus des lignes. Ses réflexes enfantins la rassurent, elle s'y raccroche, tête haute. Puis elle accélère, double des bonnets de couleur, maîtrise les frissons qui la parcourent. L'eau tiède la régénère. Quelques éclats de voix lui parviennent de très loin, comme un écho, en parfaite évolution au cœur d'une

bulle charriant le produit désinfectant. Dans les vestiaires tout à l'heure, Irène s'est déshabillée. Robe à bretelles rayée qu'elle a fait glisser le long de ses hanches et de ses cuisses, culotte noire. Corps indistinct qu'elle ne regarde plus. Nue, assise sur le banc en plastique orange de la cabine, elle s'est sentie invisible mais protégée ; elle écoutait les injonctions murmurées, décuplées par le carrelage et les cabines de douche, les pas rapides dans le couloir, se délectant d'appartenir à une communauté, de se sentir vivante au milieu d'êtres humains.

Pour cela, il lui faut se lever tôt, avant Antoine et les jumelles, prendre le bus, ligne 19, regarder les arrêts défiler jusqu'à oublier l'odeur du car, la nausée qui lui tord l'estomac, elle a toujours été victime du mal des transports. Ce matin, le ciel était d'un noir d'orage, sur les vitres, la pluie formait de minuscules gouttelettes, elle suivait les perles transparentes jusqu'à ce qu'elles se rejoignent, jusqu'à ce qu'elle cligne des yeux. Elle le faisait, petite fille, elle s'est surprise à y jouer de nouveau.

À la piscine, on est tranquille. Du moins, c'est ce qu'elle croyait, avant de sentir qu'on l'observe. Sans ses lunettes de vue cerclées, elle ne peut pas encore distinguer qui la regarde du haut des gradins. Au bout de trente-cinq minutes d'efforts, elle a baissé la garde, elle a pleuré tout bas comme une enfant qui s'est fait gronder, elle a pensé que ses larmes salées se mêlaient au grand bain chloré ; cette idée lui a procuré le soulagement attendu.

La libération est de courte durée. Une adolescente la fixe. L'eau trouble la protège, déforme les silhouettes… Et pourtant. *Trop tard*, pense Irène. C'est sa démarche qui la trahit. La jeune fille descend rapidement les marches, une main sur la rambarde, ses longs cheveux blonds flottant dans le dos. Leurs regards se croisent, elle se force à ne pas baisser les yeux, ne pas plier, surtout ; surtout pas. Se raccrochant à l'échelle, Irène sort de l'eau, une main sur son ventre rebondi comme une jolie pomme mûre.

Une femme en maillot de bain noir et une adolescente en tenue de sport se rejoignent au bord du bassin. Si elle le pouvait, si cette option lui était accordée, Irène assènerait à la jeune fille une gifle de haute volée. Il aurait suffi qu'elles soient seules. Il aurait suffi qu'elle ait du cran, de la volonté. Il aurait suffi qu'elle en ait le droit, tout simplement. Masquant l'angoisse qui commence à monter, elle récupère sa serviette-éponge laissée sur le banc. Le corps est désormais frileux. Les poils bruns dressés sur ses bras ne mentent pas.

En plus de la harceler, Louise lui fait encore peur.

# PREMIÈRE PARTIE

# 1.

Dans l'appartement de soixante-cinq mètres carrés aux murs fraîchement repeints, les jumelles dérapent, en socquettes blanches sur le parquet jauni. Irène assiste impuissante à leurs glissades impulsives. La tête lui tourne, elle la sent prête à éclater, poids mort à l'image de son cartable en cuir à deux soufflets chargé de classeurs et de manuels pédagogiques. L'objet est posé à côté d'elle sur le banc de l'entrée. Deux ombres inertes se détachent sur le mur blanc.

L'odeur entêtante, écœurante, de peinture Glycéro l'a rendue nauséeuse. Elle observe Maud et Alma, habillées à l'identique, en débardeur et short en jean. Voilà qu'elles dansent, désormais. Elle assiste à leurs déhanchements, devine leur fièvre. Irène peut sentir la sueur, collier de perles brillantes en déliquescence, roulant sur leurs peaux tièdes. Les trente degrés de ce début d'après-midi n'affectent pas les filles autant qu'elle : le couloir s'est transformé en parcours du combattant, elles se déplacent parmi les cartons, l'intégralité de leurs

affaires n'ayant pas été déballée. Le désir, la force lui manquent pour contrecarrer leur jeu. *Elles s'arrêteront vite, elles stopperont net leur cirque dès qu'elles se rendront compte qu'il n'y a personne pour les empêcher de se défouler.* Depuis que les jumelles sont en âge de faire des bêtises, elle se défend d'incarner la sévérité, cherchant à distinguer sa vie privée de ses obligations professionnelles. Elle est professeure de français, mais passée la grille, elle abandonne son rôle comme on laisse glisser ses vêtements dans le noir.

L'annonce ne s'encombrait d'aucun détail : « Appartement de soixante-cinq mètres carrés. Deuxième étage. Deux chambres. Une salle de bains. W.-C. séparés. Petite cuisine. Avec cave et parking. À louer de suite. »

Irène n'a pas hésité. Elle a appelé la propriétaire plusieurs fois, sans se décourager, et elle a fini par obtenir un rendez-vous. Elle a eu de la chance, elle était la première. Après une visite rapide, Irène a dit d'une voix ferme, une voix féminine qui pense exactement ce qu'elle dit et qui ne lui ressemblait pas : « Je le prends. »

« Je le prends », comme on achète un jean après en avoir essayé plusieurs.

En remontant dans sa voiture pour le trajet inverse, les mains crispées sur le volant, Irène a compris qu'elle aurait pu tout accepter pour fuir la maison familiale. Il leur fallait un appartement pour eux. Elle ne supportait plus cette colocation temporaire – un mois qu'ils vivaient chez les parents d'Irène –, les manies de son père, ses pas furtifs dans le couloir, à l'aube, la télévision allumée du matin au soir, les questions de ses parents qu'elle considérait comme des interrogatoires, comme si Antoine et elle avaient toujours quinze ans, et puis les reproches de sa mère, ces accusations naturelles dites sans réfléchir, mais décuplées lorsque l'on ne cesse de se croiser dans une maison qui n'est pas la sienne.



– Irène, je te les rends, elles ont été insupportables.

Elle a confié les jumelles à sa mère quelques heures afin de s'en libérer pour préparer la rentrée, se replonger dans les programmes, le bulletin officiel, les séquences, les séances. « Des piles électriques ! » a ajouté Isabelle sur le seuil de la porte, se régalant d'appliquer à ses mots une inflexion sarcastique.

Cette petite phrase, réprobation cynique en apparence anodine, suffit à expliquer l'origine de son apathie. Irène se sent prise au piège, condamnée par sa propre mère à cause de l'agitation des jumelles. Elle refuse de les secouer, de les asseoir, de les faire taire. Assise sur le banc de l'entrée, Irène songe qu'elle n'est, du point de vue de sa mère, qu'une mauvaise réplique de figure maternelle ; elle pense que c'est Iris qui détient la palme de la maternité, Iris, la célibataire, la divorcée, l'avant-gardiste, pourtant farouchement opposée en tout point à sa famille, Iris, sa petite sœur, à qui elle a fait des couettes, enfant, Iris qui a fait un bébé toute seule – Adèle, neuf mois – et dont l'indépendance la paralyse. Observant Maud et Alma, Irène pense à l'amour virulent, équitable, qu'elle éprouve pour ces deux-là. Elle pense qu'Iris est la préférée de sa mère, qu'elle l'a toujours su et elle se pose deux questions : comment cela est-il possible de préférer un enfant à un autre, et si elle pourra l'accepter un jour.

Elle se souvient des paroles d'Iris avant leur départ : « Profite de tes vacances. Pour une fois. »

L'absence de télévision, d'ordinateur, de wifi, le ciel bleu, immense, éclatant, zébré de traces blanches et boursouflées

abandonnées par les avions, la nature au repos, aride, écrasante de beauté, les rayons lumineux se coulant à travers les persiennes, leurs horaires décalés, censés leur procurer ce « bien fou » promis par les articles des magazines féminins, les avaient rendus songeurs. Un peu distants. Le visage d'Antoine avait bruni, la ligne délicate de ses cernes bleutés s'était presque volatilisée. Ils avaient loué une villa et ils descendaient en bus, puis à pied, sur la longue plage de galets.

En défaisant les valises, Irène a pensé : *Je n'en ai pas profité.* Au fond, elle en connaît la raison. Devant la vitrine de la boulangerie, le 4 août, l'hebdomadaire local avait titré en lettres grasses majuscules : « Naufrage de plus de cinquante migrants en mer. » Irène avait acheté le journal, lu l'article debout sur la chaussée : un groupe composé d'hommes, de femmes et d'enfants, partis des côtes libyennes et tentant de rallier l'Italie, avait péri au large de la Tunisie. Sur la Une, la photographie en couleurs d'une embarcation de fortune – un bateau pneumatique de marque identique à celui de son père, ronflant dans le garage et qui ne servait plus depuis des années – au milieu de la mer, épaisse et sombre. Elle avait compris que la panique s'était emparée des migrants après une grosse vague et un mouvement de foule. Puis le bateau avait chaviré, charriant les malheureux.

Allongée sur sa serviette de bain, le cou tendu au milieu de cette communauté surexposée, cherchant des yeux les voiliers, les paquebots, les yachts à l'horizon, elle a imaginé sans peine ces corps déjà cadavres déchiquetés par les vagues, d'où jaillissaient d'ultimes hoquets de fatigue. En elle, au contraire, entre ses tympans rugissait en silence une empathie violente mais familière, ressurgie de sa propre enfance, vestige de son



caractère de fillette. « Une véritable éponge », lui rabâche Isabelle. En elle, ces vains appels au secours perforaient sa tête devenue caisse de résonance pour ces cris sourds de femmes, de vieillards, d'enfants. De nourrissons.

Dans les jours qui ont suivi, le film de l'événement défilait en autonomie derrière ses paupières alourdies. Elle ne tenait pas en place, s'était mise à lire et à écouter tout ce qui touchait à cette actualité : heure par heure, elle avait suivi les dernières informations en direct sur son téléphone portable – objet accaparant qu'elle s'était pourtant juré de laisser en mode avion –, elle avait allumé la radio, tôt le matin. Elle cherchait la vérité ou l'une de ses bribes, traquant la moindre alerte, sursautant à toute nouvelle notification.

À l'image des journalistes avant elle, Irène a multiplié les sources, parcouru les sites de différents médias. Bien sûr, elle a conté à Antoine le récit de l'accident au fur et à mesure de la découverte de nouvelles informations, le dérangeant, sur la plage, en plein soleil, en pleine lecture d'un roman policier. Ses réponses évasives l'ont sidérée. Pourtant, le blâmer aurait conduit immédiatement au conflit : il se reposait, il *profitait*. Lui.

Après avoir déposé les jumelles au club de plage, Irène prenait le large dans la Méditerranée, s'efforçant de nager un à deux kilomètres, dix allers-retours jusqu'à la bouée jaune. Mais son dégoût ne se noyait pas dans l'eau turquoise, derrière ses lunettes de plongée son imagination l'attirait vers le fond : lorsqu'elle battait des pieds, mille bras l'enserraient à la taille, mille mains appuyaient sur son crâne, des torses nus flottaient à la dérive, quand le soleil de plomb rendait la surface scintillante et trouble comme les lames d'une infinité de petits miroirs brisés.

Elle avait réfléchi à un moyen concret pour les aider, les appelant tantôt « migrants », tantôt « réfugiés », ne connaissant pas encore la différence, elle l'avait découverte plus tard dans un communiqué du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. La séquence de cours conçue à l'heure de la sieste, sur la table ronde du salon de la villa de location, prenait appui sur ses recherches personnelles : témoignages, analyses, statistiques, reportages, documentaires, illustrations. Un chapitre sur « La crise migratoire traitée par la presse » qu'elle s'apprêtait à proposer à ses nouveaux élèves. Et tant pis si cela ne rentrait pas dans le programme : l'univers du journalisme, plutôt étudié en classe de quatrième, lui offrait la possibilité de les intéresser, et ainsi de les mener jusqu'au brevet. Le fameux « fil rouge » prononcé en formation, tant attendu des inspecteurs d'académie.

– Maman, tu travailles même pendant les vacances ?

Impatientes, Maud et Alma l'interpellaient, la rappelant à ses devoirs de mère. Un jour, en fin d'après-midi, Irène a reçu un coup de téléphone d'Isabelle, inquiète de savoir si elle se reposait.

Sa mère, capable de ressentir son état d'esprit à l'autre bout de la France.

Restait une angoisse : la rentrée.

## 2.

La transition avait pris six mois. Six mois où l'on se sent déjà absent d'un lieu que l'on va quitter, six mois pendant lesquels Irène n'avait fait que se projeter. Espace-temps qu'elle avait consacré à sa demande de mutation, au dépôt du préavis, au déménagement, au changement d'école des jumelles. Elle a fait rimer déménagement avec déchirement. Ingénieur agronome, Antoine n'a eu aucun mal à retrouver un poste. Le coffre plein, suivant le camion qui emportait la totalité de leurs meubles et effets personnels, Irène avait tenté de lui avouer, au travers de mots compliqués, son appréhension.

Elle ne sait pas exprimer ce qui la broie, ou plutôt, elle ne parvient jamais à le dire parfaitement, à adhérer au plus près des émotions. Ce qu'elle communique est inférieur à ce qu'elle ressent. Elle s'en contente, ne sachant pas faire autrement.

– De quoi as-tu peur exactement ?

Antoine est pragmatique. Il règle les problèmes les uns après les autres, il les classe, puis les oublie. Il avait tourné le bouton du volume de l'autoradio, il avait enchaîné, sans

attendre sa réponse, pris dans ses propres réflexions qui ne la concernaient plus, pour échapper à l'angoisse de son interlocutrice : au lieu de l'écouter, d'affronter les yeux brillants et noirs de mascara, au lieu de braver cette peur ensemble, de la narguer parce qu'à deux on est plus forts, il avait comblé le vide, le silence de l'habitacle rompu seulement par les respirations chuintantes des jumelles endormies à l'arrière.

– Tu changes de région, de collège, d'accord, mais c'est bien le même fonctionnement non ? Tu passes à un niveau supérieur, c'est cela qui t'angoisse tant, ce passage de la sixième à la troisième ? Je t'ai connue plus téméraire, les années ne les transforment pas en monstres. Je ne vois pas pourquoi tu appréhendes de la sorte.

Depuis l'obtention du Capes, Irène a eu en charge des classes de sixième et de cinquième. Elle appréciait leur spontanéité teintée de candeur, leurs bavardages insouciants dans les couloirs ; c'est la sortie de l'enfance, l'adolescence pas encore née, un entre-deux généreux. Leurs mains levées la rassuraient. Même leurs flatteries intentionnelles, calculées, lui arrachaient des sourires : « Oh, Madame, que votre robe est belle aujourd'hui ! », « Que c'est passionnant l'orthographe ! », « Je n'ai pas vu le temps passer ! »

*Fayots*, se moquait-on dans son dos, et elle agitait la tête de gauche à droite pour signifier qu'elle n'était pas dupe.

Le programme, basé sur les textes antiques et bibliques, lui avait plu : elle leur avait donné à lire des récits de héros et d'héroïnes – Achille, Thésée, Énée, Andromaque, Chimène –, des combats de chevaliers, des contes, des fables, des histoires d'aventuriers, de chercheuses, de voyageurs intrépides. Elle avait fait surgir en classe, par les mots des autres, la liberté absolue qu'elle n'avait jamais goûtée.



Antoine a raison. L'angoisse d'Irène ne tient pas debout, n'a pas de forme, ne coule d'aucune source. Pourtant, elle se réveille bien avant l'aube, palpe dans l'obscurité son pyjama trempé de sueur.

Il avait poursuivi, maladroit :

– Nous nous rapprochons de nos parents, de nos amis, d'anciens camarades de promotion à qui nous avons fait nos adieux il y a dix ans, jurant de les revoir, le temps passe si vite, c'est fou, tu devrais te réjouir, on rentre au bercail, c'est bien cela que les gens normaux font, c'est ce que tu désirais, je me trompe ?

Et puis, dans un virage comme dans un souffle :

– Tu n'es plus cette professeure découragée, défaitiste. Tu n'ouvres plus les salles de classe la gorge serrée, la main tremblante, agrippant ton cartable. Tu ne pleures plus sans raison. Tu sais te contenir.

Irène savait qu'Antoine s'en sortait bien mieux qu'elle, qu'il contenait, lui, ses larmes, comme impassible, gérant la douleur d'avoir perdu Solène, quinze ans auparavant, alors qu'elle venait de naître.

Ils n'évoquent plus jamais le sujet.